HAL open science

“Khouk rojoula”. Logique(s) de foule ou l’espace public à Casablanca en ses faits divers…

Abdelmajid Arrif

▶ To cite this version:

Abdelmajid Arrif. “Khouk rojoula”. Logique(s) de foule ou l’espace public à Casablanca en ses faits divers…. 2017. halshs-04247729

HAL Id: halshs-04247729

https://shs.hal.science/halshs-04247729

Preprint submitted on 18 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

graphiques

COLLECTION GRAPHIQUES

Abdelmajid Arrif

“Khouk rojoula”

Logique(s) de foule ou l’espace public à Casablanca en ses faits divers...

Photographie de couverture : © Abdelmajid Arrif, "Rojoula tendrement", Derb Omar, Casablanca, 31/07/2021.

Collection Graphiques © Abdelmajid Arrif - 2023.

Abdelmajid Arrif

"Khouk rojoula[1]".

Logique(s) de foule ou l'espace public à Casablanca en ses faits divers...

Je peux dire que j'ai eu mon combat de coqs[2]. Ce genre d'événements qui vous engagent dans des interactions incontrôlées et contraintes qui s'imposent à vous avec un sentiment étrange d'acteur-spectateur de soi et des autres. Un sentiment de dédoublement se saisit de vous, dépassé que vous êtes par la scène qui trame ses actes malgré vous.

Mais d'abord les faits, rien que les faits comme on dit, pour rendre les événements compréhensibles, restitués dans leur contexte et chaînés à leur logique(s) de déroulement.

1. Littéralement : Ton frère est un Homme.
2. Référence à Clifford Geertz à entendre avec des éclats de rire ironiques !

Or comment ordonner le récit d'une folie, une folie collective dont personne ne maîtrise le déroulé et que chacun invente de ses performances et improvisations réglées sur la logique de la foule ? Comment donner aux divergences de perspectives la cohérence du récit ? Ce sera, alors, nécessairement la mienne. Je suis la victime et le coupable. Est-ce possible ? Oui. De cette tension se nourrit l'événement et s'avive.

Je quitte la Médina que j'ai de plus en plus plaisir à parcourir avec et sans raison. J'y dérive sans autre motif que celui de l'intérêt désintéressé, celui qui ouvre sur le temps de la rencontre, de la découverte, de l'inédit. Une déambulation attentive à l'inattendu qui se délecte de l'ordinaire du territoire sans recherche de l'exceptionnel. Le regard en alerte sur les micro-événements et les changements qui interviennent dans la Médina et qui, quelques années plus tard, formeront nouveau paysage, transformations et inscriront l'événement dans le cours de l'histoire identifiée, périodisée en tranches de temps significatives du temps qui passe, des ruptures. Des bornes arbitraires qui disent les tendances quand mon corps s'engage dans le cours ordinaire de la vie et essaie de débusquer, noter, relever un infléchissement, une intention, l'inachevé en cours…

Mes dérives finissent par me ramener à Bab Souk, porte donnant accès à la ville nouvelle. J'aime ce passage qui

marque une transition forte entre les deux territoires, un point de ruptures négociées. Il inscrit en son seuil une tension dont le paysage sonore rend compte merveilleusement.

Je suis souvent attentif aux voix de la ville. Souvent je me laisse guider par le son dans mes déambulations et un enregistreur numérique capte les sonorités urbaines qui animent mes parcours. Tel un photographe au regard aiguisé au contact du visible, mon ouïe l'est autant.

Ce qui donne un sentiment étrange et une coloration particulière à ma démarche : dédoublement, recul, distanciation, arrêts fréquents pour se ressourcer à des *douches sonores* localisées ou vagues, changement de direction guidé par l'écho de voix ou des événements qu'elles signalent.

Une fluidité de mouvement confrontée à la densité de la vie urbaine qui donne à votre marche une drôle de démarche au regard de ceux qui vous observent. Curiosité, incompréhension, soupçons naissent de cette arythmie qui vous singularise du mouvement de la foule ou du micro rassemblement entre personnes qui se connaissent ou s'adonnent à un commerce quelconque.

Souvent les réactions et les échanges renforcent l'étrangeté de mon mode de présence à la ville et à ses fragments territoriaux. On me prend pour un étranger, un touriste. On me parle en anglais, en espagnol, en français... Cela

m'amuse toujours et me fait penser à cette Sénégalaise rencontrée dans les rues de Casablanca un jour de ramadan. Je profitais de la fin de l'après-midi, juste avant la fin de la rupture du jeûne, pour photographier des morceaux d'architecture coloniale dans le centre de Casablanca. À cette heure-là, peu de voitures, de passants, certaines rues sont désertes. Les gens abandonnent les rues pour recentrer leur attention sur la restauration des corps mis à l'épreuve par le jeûne.

J'avais le loisir de circuler en sécurité au milieu de la route, de prendre le recul nécessaire pour les prises photographiques, lever la tête, repérer... C'est alors que cette femme m'interpelle :

« – Vous ne devez pas être Marocain. »

– Pourquoi ? lui dis-je en français voulant prolonger le malentendu.

– Non, vous n'êtes pas Marocain. »

Son regard m'intéressait et je rêve du jour où la présence migratoire subsaharienne produira en marge de ses mouvances un regard anthropologique sur les Marocains et nous le renverra en miroir pour un dialogue fertile. J'insiste :

« – Pourquoi vous dites cela ? »

Et je reçois enfin la réponse qui me fait sourire de réflexions.

« – Les Marocains ne lèvent pas la tête, m'assène-t-elle. Ils ne s'arrêtent pas pour regarder. »

Je trouve dans ses paroles, aussi généralisantes soient-elles, une vérité ethnographique profonde qui n'est pas sans rapport avec l'expérience que je fais presque systématiquement quand je déambule accompagné de mes ersatz : appareil photographique, caméra et/ou enregistreur sonore.

Mais n'allons pas plus loin. Ménageons le récit !

J'ai décidé cet après-midi d'aller visiter l'espace aménagé pour le marché des moutons près de la foire de Casablanca, en face de la Mosquée Hassan II. Un marché organisé pour des raisons hygiéniques par la commune de Sidi Belyout pour éviter la prolifération de lieux de vente « sauvage » de moutons, à la veille de la fête du Sacrifice, dans des garages au milieu des habitations ou bien dans des enclos précaires installés dans les rues de la médina dénommés « hôtel du mouton » (*fondoq al kharouf*).

J'ai pris alors le taxi partant du quartier Belvédère vers celui de la Foire à la lisière de la Médina. Comme d'habitude, la course en taxi ne serait réussie sans les échanges avec le chauffeur sur les sujets du jour et sur leurs portées morales. Souvent, cela donne lieu à un exercice qui, malgré ses variations de motifs et de thèmes, finit par de l'autoflagellation sociale et morale d'une société qui ne s'aime pas, spectatrice de son « désastre » moral

et des changements subis dont l'horizon ne rassure pas. Sur mon chemin, deux jeunes, 18-20 ans, nous rejoignent et prennent place sur la banquette arrière. Je continue ma discussion avec le chauffeur au cours de laquelle je lui dis que je vais visiter ce marché de moutons, voir « le rapport des Marocains avec la viande », et les préparatifs de la fête. Je poursuis en lui disant que j'aime voyager chez moi, dans ma ville.

De l'arrière, une voix surgit et m'interpelle : « Pourquoi tu dis ça ? T'es pas Marocain ? Tu ne manges pas la viande ? Tu méprises les Marocains ? »

Face à ces questions lourdes de jugements et de sentences, je me tourne vers eux et essaie de leur expliquer le sens de mes paroles « proférées » avec des mots à la syntaxe sûrement branlante, mais tirées de réflexions anthropologiques pétries dans ma manière de me dire et de voir ordinairement loin de tout artifice académique.

« – Je suis Marocain, là n'est pas la question. Mais j'aime me sentir étranger chez moi, voyager chez moi, dans mes territoires rendus intimes à mon existence urbaine. Je quitte le *seddari* mû de curiosités, d'intérêt à la découverte de ce marché de moutons. J'aime balader mon regard non dans l'inconnu, mais dans la routine de l'ordinaire. [Puis, je leur fais le coup du prof en séminaire parlant du *regard éloigné*]. Pour apprendre, comprendre, il faut

savoir s'engager dans des situations et s'en dégager, entrer et sortir de la scène, pratiquer le pas de côté. C'est cette chorégraphie qui m'intéresse. »

Ils me regardent éberlués et m'écoutent sans piper mot. Je vois la rondeur de l'incompréhension dans leurs yeux. Ils ne sont nullement convaincus ni convertis à mes leçons méthodologiques de taxi ! Mais j'abuse de ce moment de monologue dans lequel leur mutisme m'a installé pour les rassurer presque ironiquement :

« – Comment puis-je avoir du mépris pour moi-même ? Savez-vous que le régime alimentaire des Marocains était traditionnellement végétarien ? La viande était exceptionnelle et souvent associée au sacrifice, à la fête et aux *moussem* ? »

Le blanc de leur regard et de leur voix résonne de silences dans ce taxi en guise de réponse et d'incompréhension. Je descends du taxi et leur dis : « Bon, je vais visiter les moutons. Et rassurez-vous, j'aime la viande de mouton et je suis mouton parmi les moutons ! »

Le chauffeur de taxi, empochant l'argent, couvre mes salutations d'un « Qu'à Dieu ne plaise ! »

Difficulté à se regarder, à se regarder dans le regard de l'autre, à opposer aux regards un regard singulier ? Je suis trop souvent confronté à ces questions dans mes dérives urbaines.

Autre variante de ce registre de malaise et de malentendus : on me prend pour un journaliste. Ce qui est lié à une autre forme de publicisation de l'ordinaire, de faits et gestes de l'espace public, un intime collectif de l'entre-soi où le groupe éprouve ses appartenances et se rassure sur ses liens dans le demi-mot, le clin d'œil, la conformation à ce « qui se dit et se voit ».

Je suis à Hay Mohammadi, plus précisément devant le dispensaire de mon enfance. Je le prends en photo et continue de descendre de la rue. Cinéma Saâda, haut lieu de la mémoire de ce quartier, reçoit reconnaissance patrimoniale timide par l'installation sur le fronton de photographies des chanteurs du groupe Nass el Ghiwane. Je clique. Puis le sombre qui traverse les grilles du cinéma attire mon attention. Le délabrement, la ruine et la saleté s'offrent à mon objectif.

Je continue mon chemin quand un cri insultant atteint mes oreilles.

« *Va fan culo* ! » (Sic.)

Mes pas continuent avant d'être suspendus par mon esprit qui a entendu une adresse insultante, une interpellation inamicale. Je souris et me dis textuellement : « Encore un qui est atteint du mal photographique ».

Je me tourne et aperçoit un homme, la trentaine, barbe hirsute devant son étal de cigarettes au détail, de kleenex,

le tout rehaussé d'un petit drapeau marocain en guise de patente et d'insigne de citoyenneté urbaine.
« Pourquoi ? Pourquoi cette insulte ? lui dis-je, n'attendant ni réparation ni excuse. Mais curieux de prélever quelques raisons à sa déraison et de le soumettre à la justification sans nulle intention de procès.
– Je hais les journalistes, me dit-il.
– Je ne suis pas journaliste.
– Désolé, mais ce sont des connards, je les hais. »
Je souris pour pacifier l'échange et signifier qu'aucune envie de réaction virile, dont je ne possède d'ailleurs pas les qualités physiques, ne m'anime !
L'échange se clôt et un homme plus âgé s'approche de moi et me parle à voix basse. Il me met dans la confidence de son offre de service : « Moi je peux t'aider. Si tu veux, je peux te montrer "une maison de prostitution". Il s'y passe des choses inacceptables ».
Je refuse son offre et surjoue mon désintérêt en guise de réponse, ne voulant pas faire dans la presse à sensation. Le réel est si exotique ! Que de fables ! Au moment où mon agresseur verbal se résout à ne pas me considérer parmi les journalistes honnis, voici ce gardien qui s'offre à mes dirhams en informateur privilégié !
Pourquoi chercher l'issue ? Il n'y en a pas, hahaha !
Je décline l'offre et continue mon chemin, enrichi et

alourdi, de cet incident comme je les aime. Plus loin, juste quelques mètres au tournant, je me dirige vers le café Saâda pour photographier sa façade et sa peinture murale figurant les mêmes chanteurs, icônes locales et nationales. Je fais preuve de prudence et j'exagère même sa publicisation, pour que les *chemkar* et les hommes qui habitent son jardin ne se sentent pas pris dans mon cadrage photographique.

Un jeune homme, 25 ans peut-être, se lève et abandonne sa bouteille d'eau minérale Sidi Ali remplie à présent de mahia (eau de vie). Il me fixe et avance vers moi. Il prétexte son droit à l'image, pour que je lui montre la photo et le convainque de mes bonnes intentions. Je m'exécute, m'amuse à défiler les photos, attendant de voir ce qui peut encore surgir de cet échange subi. Je suis incorrigible, mais je reste convaincu que l'on peut organiser nos différences de perspectives et résoudre les nœuds de nos blessures narcissiques par les mots. Ordonner nos malentendus est une idée qui habite et structure la communication ordinaire, et c'est la seule forme d'urbanité possible à mes yeux.

Face au constat de mon « honnêteté », le pauvre !, il switche et cherche ma main pour me saluer, clore ce premier cycle d'échanges et en ouvrir un autre encore plus douteux, voilé de bonnes intentions et de civilités, avant de se muer en demande d'argent. Une mendicité

déguisée du théâtre des hommes. Je l'ai alors aidé à croître son liquide vaporeux !

Je quitte les lieux, reprend ma marche et me dit dans un sourd éclat de rire intérieur : « – C'est pas possible ! C'est pas possible ! », non pour exprimer mon étonnement, mais pour constater la fatalité de ces scènes qui se répètent comme des formes sociales de l'échange et de la relation anonyme.

Une voix intérieure me répond : « – Si camarade, c'est possible ». Je souris en jetant un regard sur les passants que la scène arrête et interpelle de ses énigmes.

Il faut bien s'inventer des intérêts, même académiques, pour ordonner le désordre et traverser l'irrésolu de nos existences en collectivités de circonstances.

Me voici donc, après ce détour par tant de scènes éclatées d'une même scène urbaine, près de Café de France, Place des Nations Unies. Place-carrefour renforcée depuis le passage du tram, qui relie les périphéries de la ville au centre, et l'érection d'une station. Ce passage a donné lieu au réaménagement de la place, élargie, urbanisée, enrichie de mobilier urbain. Place dont la fonction festive, entre autres, a été soulignée par l'accueil d'une scène à l'occasion de festivals de musique organisés par la ville. Elle est également l'aboutissement du boulevard Mohamed V, parcouru par le tram, réaménagé après des années d'abandon et le point de départ vers la zone

piétonne de la rue Moulay Abdellah, dénommée Chari' Choufouni (boulevard Regardez-moi pavaner). Elle occupe une position modale majeure pour la circulation automobile, mais aussi piétonne.

Lieu de toutes les approches et accroches, on y lie langue et on y fait commerce. Depuis le printemps arabe et son versant 20 février au Maroc, les *ferracha* (étals) y ont pris place de manière plus dense, ostentatoire et conquérante. Une conquête du territoire d'un secteur marginalisé, mais néanmoins central de l'économie urbaine : le commerce informel. Des jeunes, des adolescents, essentiellement, trouvent matière au gain et à s'occuper. Des espaces commerciaux arrachés aux trottoirs, à la chaussée, aux recoins des immeubles, au mobilier urbain, aux jardins... recouvrent les rues de la ville d'une vie faite d'énergie formidable animée d'une corporéité laborieuse, d'inventivité commerciale, de sonorités singulières formant chorus qui tutoie l'ambiance sonore pauvre des villes livrées aux voitures et à leurs klaxons.

Se dégagent de ce paysage urbain une tension forte, une énergie et une vivacité qui recouvrent un ordre urbain de désordres apparents. On y lit une revendication discrète du droit à la ville pour ceux qui n'ont que l'espace public comme territoire d'existence publique, voire privée. La dureté des conditions s'expose ici ; la frontière entre

l'activité et l'inactivité se fait membrane fine vite transpercée pour s'ouvrir sur des corps souffrants ; la mendicité, les enfants de rues, les étrangers à la ville de passage, sans abri, trouvent ici place et font place.
Rencontres et séparation dans l'anonymat du centre-ville autour de la station du tramway ménagent des points d'intimité amoureuse, quand les jardins se trouvent ceints de mamans en colloque, le regard veillant sur les enfants animés de jeux informels ou aménagés en tourniquets, carrousels ou voitures.
Un enchevêtrement inventif d'usages, télescopant passants et usagers. Chacun choisit ou invente sa manière de gagner sa vie et la *loge* en cette place en installation précaire, vitale.
Certains commencent à s'en émouvoir et y lisent signes de dégradation de cette Place, héritage d'une période coloniale qui serait faste. Ils crient leur amour de la ville et leur affliction face à ce paysage fait de désordre et de saleté. Le mot est lâché : saleté ! Ils créent des pages Facebook pour instruire le procès et dénoncer le déclin et la dégradation de la ville. *Save Casablanca* en est un exemple.
Parallèlement la ville se lance dans des rêves de *Smart City* et s'invente une image qu'un logo (ne) saurait conjurer : *We Casa* !

De quelle intelligence urbaine parlons-nous ? De celle des fantasmagories 2.0 ou bien de celle des réponses bricolées de l'injonction du vivre ?

Je suis époustouflé par cette volonté d'enfants, d'adolescents et de jeunes à tirer parti du calendrier rituel, ici la fête du Sacrifice du 1er septembre 2017, pour y trouver l'occasion de travailler et de s'exercer au commerce d'occasion : vente de sachets, de couteaux, transports des moutons, d'aliments pour bétail, de charbon, d'ustensiles de cuisines, d'ingrédients et d'herbes pour cuisine...

J'ai vu un « hôtels des moutons » quatre étoiles, 20 dirhams la nuit, digne d'une installation artistique si l'espace d'un musée l'avait accueilli et non le terrain vague de la ville, à la lisière de la Médina et de la Mosquée Hassan II.

Revenons à la Place des Nations et à la campagne de stigmatisation dont elle a fait l'objet dans les réseaux sociaux et la presse électronique et papier. Les autorités sont intervenues pour « nettoyer » les lieux de ses « saletés » humaines (!) cherchant dignité dans les trottoirs de la ville. Cette campagne rassurait les « émotifs » jaloux de l'image de leur ville et ceux invoquant des impératifs de sécurité en temps troublés d'actes terroristes. On s'est ému de la présence de bombonne de gaz pour faire exploser des cornflakes !

Mais la réalité est têtue ! Quelques semaines plus tard, la vague des étaleurs (*ferracha*) a déferlé sur la place,

saturant les rues qui la bordent et les débarrassant de la présence circulatoire et tonitruante des voitures.

Quand le trottoir et l'espace public deviennent nœud politique...

La *fetwa* de la rue tunisienne, suite à l'événement Bouâzizi, n'est pas étrangère à ce flux et reflux des présences publiques qui se saisissent de cette place. Le droit au gain halal et à la dignité, face à une ville broyeuse des vies et criante de différences de situations violentes, se fait vif désormais dans son expression.

Les mots liberté, respect, dignité... contaminent le langage populaire comme attitude affirmative de soi d'un être blessé qui ne réclame que le soleil et la possibilité de se brûler à ses rayons à ciel ouvert. Des mots politiquement chargés qui se démocratisent pour une expression infrapolitique sans nécessairement une conscience politique claire et affirmée.

Face à une ville fragmentée lacérée de frontières invisibles, la revendication de l'espace public est devenue vive ; quand d'autres catégories aisées ont choisi l'espace privé pour se soustraire au regard « indélicat », aux corps « sales », pour faire société de salons, de restaurants, de spectacles, d'ostentation. Ces mêmes catégories qui ont concédé depuis longtemps l'espace public aux déshérités sans aménagement, sans le qualifier de dignité urbaine. Comme s'ils disaient : « – Vous voulez l'espace public,

la rue, alors prenez les. On vous les concède. Procréez, mangez, vivez, mourez… dans la rue. » Ce bien public a été vidé de son urbanité et des côtoiements voire des rencontres possibles des différences de situation.
Ici gît une crise majeure de l'identité des villes marocaines qui ont su auparavant faire cohabiter riches et pauvres dans la proximité territoriale et la distance morale. Aujourd'hui, les quartiers-villes satellites construits dans les périphéries, symboles de croissance et de frénésie immobilière, mettent à rude épreuve les centralités historiques reliées en tramway.
La Place des « Nations (dés)Unies » est criante de ces écarts et héberge des formes d'existence publique affichant avec virilité son droit d'y être, individualisme, esprit de conquête, libéralités avec l'ordre en ses désordres.
Depuis environ deux ans, des formes inédites de spectacles de rue s'approprient cette place et y inscrivent de nouveaux usages. Ils lui donnent une forme de rassemblement inventif au centre de Casablanca, celle de la halqa plus connue et reconnue à Jama' Lafna (Marrakech).
Des jeunes Casablancais plus proches du mouvement naydha des années 2 000 et du mouvement culturel cristallisé temporairement autour des Abattoirs et du L'Boulevard font place ici. Guitare, derbouka et sono plus ou moins sophistiquée meublent le cercle qu'ils dessinent d'un rassemblement provoqué. D'autres investissent l'art

du cirque pour enflammer de leurs crachats vaporisés d'alcool le ciel de Casablanca.

Leur mode vestimentaire, leurs coupes de cheveux, leur langage... les rapprochent des jeunes et des adolescent(e)s qui forment public et reprennent leurs chansons. Ils ont un look *altermondialiste*, décontracté, souvent négligemment barbus. De jeunes filles les entourent de leur admiration et font chœur.

Mais depuis cet été, j'ai pu observer que les cercles de spectacles se sont élargis pour intégrer d'autres formes de *halqa* plus traditionnelles, faisant de la Place un mini Jama' Lafna : herboristes, blanchisseurs de dents, conteurs, *rways* (chanteurs berbères), jeu de hasard, « performers de sexualité en souffrance de performance » (Sahariens réparateurs des sexes en souffrance)... ont redessiné la morphologie de la place éclose de cercles traversés par le tramway.

Ces rassemblements ont densifié la place et ont enrichi son paysage sonore de voix chantantes, déclamantes, ou discrètes en paroles privées pour un public d'hommes écoutant les conseils d'un sexologue, appuyés par les illustrations du fameux livre *Hayatouna al-jinsiyya* (Notre vie sexuelle). Des rires et des insultes mêlés aux klaxons, aux cliquetis métalliques des vendeuses de nourritures, sans parler des vendeurs de cartes téléphoniques, de jus d'orange, de sandwichs au thon, d'escargots noyés dans

leur bouillon, de babioles de toutes sortes, de poupées à la Barbie exécutant leur ronde chorégraphique sur la chaussée ou de militaires rampants fusil au sol... Autant d'installations presque artistiques, qui composent un tableau urbain inventif dans un cadre contraint. Tel ce marchand qui étale sur un plastique une centaine d'objets miniaturisés valant à peine 2 dirhams l'unité qui ont dû sûrement inspirer un artiste tel Laâtiris. Plus loin, l'écho vocal des jeunes vendeurs de vêtements qui bloquent la rue adjacente font chorus enchevêtré avec les klaxons des taxis et le cri des chauffeurs signalant les diverses destinations vers les périphéries de plus en plus lointaines de la ville.

Dans ce tumulte, pas loin de Café de France, des rangées de femmes, âgées de 40 à 70 ans, animent de leurs échanges intimistes les rares espaces verts présents. Elles en épousent les contours et s'assoient sur les rebords.

Jardin public, marché à ciel ouvert, carrefour animé des mobilités urbaines, lieu de rencontres et de rendez-vous, lieu de spectacle et de déambulation, espace pour provoquer le destin et gagner le dirham... autant d'intentions mêlées, enchevêtrées, superposées qui donnent à cette place une tension énorme, une densité qui exige urbanité, culture du côtoiement et de frottement des corps sans aspérités et de réserve territoriale et morale.

Des usages concomitants, débordants en conflits d'usages et un espace public intensifié d'échanges et de pratiques qui provoquent le gain légalement ou à travers larcins, vols et agressions. Mais il ne faudrait pas dramatiser comme en abuse la presse la violence qui peut surgir ici et faire événement. Celle-ci y trouve tous les ingrédients favorables à son accomplissement, mais la tonalité reste pacifiée et pourrait être pire!

Quelle est la force morale qui permet de contenir la violence habituelle des mégapoles, dans l'absence d'une culture de l'espace public vécue sur le mode de l'anonymat, de l'indifférence, de l'évitement et de la différence de perspectives?

Ici la place se dote de corporéité : on se touche, on se parle, on s'interpelle, on rit, on fait station, on étale ses difformités, ses infirmités confiées au regard des passants et non à une médecine restée inaccessible. La misère, la pauvreté, les destins brisés, les corps fatigués de fatigue, les femmes seules, les enfants de rue, les chômeurs, les mendiants et tous les quêteurs de l'improbable... élisent domicile dans ce territoire, cet hypercentre, s'offrant en spectacle urbain ordinaire aux terrasses des cafés, aux résidents, aux passants et touristes.

Ici, l'individu désaffilié se raccorde à une société de circonstance d'individus rassemblés ou en mouvement à

qui il rappelle un ordre moral et des vertus malmenées : solidarité, bonté, valeurs religieuses, charité, *care*. Le bien ne vient-il pas et ne retourne-t-il pas à Dieu ? Tel ce prédicateur soussi qui rappelle dans la solitude de sa *halqa* les leçons morales de la finitude, le devoir de prière, de prendre soin des parents et rappelle paradis et enfer à une société de consommateurs dont l'horizon est vampirisé par le dernier iPhone 7 ou le match de football Barça-Madrid.

C'est ce paysage urbain que je m'attelle à observer, à en enregistrer l'écho sonore et à photographier. À chacun de mes séjours nombreux et prolongés à Casablanca, j'en prélève des traces et me délecte de cet espace élastique, variable, soumis à de nouvelles formes d'appropriations et d'usages publics. Casablanca, plus particulièrement en son centre-ville, n'a pas une tradition de rassemblement à l'image d'autres villes comme Marrakech et son Jama' Lafna.

L'apparition de musiciens et plus généralement de spectacles de rue est une nouveauté ici. Et je me dis que quelque chose est en train de prendre corps ici, de s'inventer. Une dialectique entre artistes de rue apprenant à s'emparer de l'espace public dans une perspective qui se veut différente des *halqa* traditionnelles, et un public apprenant à faire cercle et à partager le plaisir de l'écoute

en public, de l'expression des émotions, des passions et du corps presque épaule contre épaule.

Pendant mes dérives, Ervin Goffman et Issac Joseph sont présents à ma conscience. Mes observations flottantes ne répondent aucunement au protocole de l'enquête, mais s'inscrivent à la fois dans l'ordinaire d'un territoire et d'un passant urbain attentif à *là où il met les pieds et place son regard* et ses oreilles. Je me nourris de cette routine pour me forger un pré-texte, pour voyager chez-moi et éprouver les plaisirs de l'étrangeté et de la proximité. Et quand le malentendu surgit, je suis aux combles!

Mais patience! Mon combat de coqs se prépare. Il mijote dans ce récit. Car comment raconter un événement et y puiser sa logique interne? Comment mettre des mots sur des faits qui nous rassurent par leur déroulement chaîné, logique, cohérent? Je ne cherche pas la cohérence, mais je tente ici la circumambulation, le déplacement, le travelling, le débordement, zoomer, dézoomer...

Le discours scientifique est nourri de fictions qui ordonnent le visible et le réel et rassurent sur l'intelligence du regard indexé aux savoirs reconnus et certifiés du moment.

Seul le récit raisonné, s'essayant modestement à la raison, semble une voie possible pour rendre compte de la poétique du social, entretenant un rapport plus léger, voire amusé avec toute vérité.

L'écriture, un plaisir du social mis en texte ou sous toute autre forme de graphie, sinon ce serait littéralement infernal, insupportable.
Me voici arrivé au seuil de la scène, le noyau de ce texte.

Pendant que je circule de cercle en cercle, je m'arrête pour écouter un couple de musiciens. Un jeune guitariste et chanteur affichant sérieux et retenue, plus artiste que saltimbanque, et son épouse jouant d'un instrument de percussion, figée dans sa retenue. Ils étaient parmi les premiers à chanter sur la place. Je les ai remarqués depuis au moins deux ans. Ils étaient même les seuls artistes de rue de la Place. Aujourd'hui, ils cohabitent avec d'autres et leur performance connait succès au regard de l'immense cercle qui les ceinture. Ils puisent dans le répertoire reggae, folk américain et celui marocain de la mouvance *naydha*. Entamant une chanson d'un groupe marocain critiquant les élections, ils emportent l'adhésion des spectateurs qui reprennent en refrain quelques passages. Une femme habillée en djellaba fend le cercle et avance pour rester debout en son milieu. Sa démarche est incertaine sous l'effet de quelques vapeurs. Elle esquisse quelques pas de danse et son corps trahit ses volontés. Les bras grands ouverts, le corps replié, elle reste longtemps dans cette position, dans une chorégraphie figée.

Le musicien, appelons-le Rida, interrompt le chant et se précipite sur son ampli pour l'éteindre. Il manifeste ostentatoirement la réprobation de l'intrusion de cette dame dans son spectacle. C'est l'occasion pour lui de rappeler son statut :

> « – Nous sommes, mon épouse et moi, des artistes de rue et non des mendiants. Nous jouons pour vous et vos dons nous aident entre autres à produire l'album que nous sommes en train de préparer. Nous demandons du respect pour notre travail. »

Théâtralement, il marque sa réprobation, fait des allusions à l'état d'ébriété de la femme et attend qu'elle sorte du cercle.

Des rumeurs montent parmi les spectateurs frustrés et lancent des regards assassins envers cette femme. Certains lui crient de sortir de la *halqa*. Il s'agit d'une femme qu'on désignerait selon les catégories d'usages ici de *chemkara*.

Le chanteur, fait place nette, reprend le chant et rappelle sa vision de son métier, de son art et la forme qu'il veut donner à son existence publique ici. Sa femme zen reste silencieuse et par sa discrétion renforce la moralité publique attachée à son *exposition* en ce lieu.

Maintenant les adolescents reprennent en chœur les chants du couple. À la fin d'un morceau, Rida se lève pour la quête en insistant sur la destinée d'une partie de cet argent : produire un album.

Je pense alors à ces nouvelles formes participatives de financement d'artistes indépendants et désargentés à travers des plateformes de *Crowdfunding*. On est passé au *hlayqi 2.0*.

Ayant fini son tour, il reprend sa guitare, refait les présentations au public renouvelé et présente sa femme, insistant sur la relation matrimoniale qui les lie et les légitime, avant de chanter en exclusivité un des morceaux de l'album en préparation.

Une nouvelle fois cette femme esseulée, titubant sous l'effet du plaisir de danser et de l'alcool, avance et esquisse un pas de danse avorté. Le public la siffle, l'engueule intégrant déjà la leçon du chanteur. Celui-ci continue tout en laissant son visage dire son mécontentement et sa gêne. Sa scène est profanée!

Une adolescente, 14-15 ans, à l'accent libanais, s'avance vers le chanteur, dépose quelques dirhams sur la sacoche de sa guitare et lui imprime un léger baiser sur la joue pendant qu'il joue de ses accords. D'un coup d'un seul, il se lève, se jette littéralement sur son matériel de sonorisation et lui intime le silence. Il rassemble ses affaires en jetant un regard à sa femme qui, enfin, se lève et le rejoint.

Pour comprendre ce baiser et son sens, il faudrait s'arrêter un instant et revenir en arrière. Pendant la quête, Rida se trouvant au niveau de cette fille lui a dit, en guise de revanche, car elle l'embarrassait de ses commentaires

continus pendant le spectacle :
« Tu fais la pipelette et là tu fais l'avare ! »
L'ego blessé devant témoins, la fille s'est débrouillée pour trouver quelques dirhams dont elle a fait don à l'artiste.
Le baiser, tel que je l'ai interprété, car je me trouvais à un mètre de la scène, était amical et signifiait un appel à la paix et à la réparation.
Rida imbu de son statut et soucieux d'en définir le profil et l'identité tranchée avec le *hlayqi* a provoqué une forme de raidissement de la situation et l'a signifié par la rupture de l'échange et le retrait de la « scène ».
Sauf, sauf que... une partie du public, les plus jeunes, se sont précipité vers la fille, l'ont assaillie d'insultes et de réprobations, pendant qu'une autre partie frustrée du spectacle implorait l'artiste de continuer.
Chapeau l'artiste ! Se faire désirer ainsi doit flatter l'ego si la suite des événements était plus heureuse.
Je sentais une forme de haine de plus en plus vociférante s'exprimer contre la fille qui a pu enfin se dégager de l'emprise de la foule et prendre la tangente.
Depuis le début de ma présence ici, je tenais dans la main mon enregistreur numérique pour la captation du paysage sonore de la place y compris ses événements de paroles et ses frottements vocaux râpeux.
Rida, apercevant mon enregistreur, s'est avancé vers moi pour exprimer son mécontentement face à mon

indiscrétion, craignant sûrement une exposition sur les réseaux sociaux d'un tel incident. Il est très soucieux de son image et du sérieux de son entreprise. Je le rassure sur l'usage escompté d'une telle captation et lui rappelle qu'on est dans un espace public. Comme lui qui s'est emparé d'un bout de territoire et l'a privatisé en quelque sorte, j'ai le droit d'agir de même.

Il comprend vite l'impasse et se saisit de l'enregistreur pour exprimer son point de vue et sa lecture de l'incident, espérant ainsi livrer son cadrage propre face aux usages potentiels et désavantageux, à son regard, que je peux éventuellement en faire.

Je jubile de la situation. Je me trouve face à un cas pratique et vivant impliquant la notion d'espace public qui anime entre autres ma présence ici. Je l'invite à parler et je lui tends l'enregistreur alors qu'on est de plus en plus encerclé par une foule de jeunes qui s'entassent, se bousculent, vocifèrent, écarquillent les yeux (*takhraj l'âynin*), s'amusent de la situation ou s'enquièrent de ce qui se passe en curieux étrangers à la scène. Une vingtaine au moins !

Rida esquisse quelques paroles avant que sa voix ne soit couverte par celle d'un jeune qui m'interpelle. Les adolescents croient maintenant que je suis le fautif, celui qui a provoqué la fin du spectacle, car ils voient le chanteur me parler et justifier son acte. Me voici responsable d'une

situation à laquelle ma volonté est étrangère si ce n'est ma curiosité active.

« Khouk Rojoula ! »

Rida ne peut plus parler. Il me tourne le dos et s'affaire à quitter la place, me laissant au centre d'une intrigue dont le scénario s'écrit et s'improvise à chaque seconde. Je suis spectateur amusé de cette scène qui se trame et se renouvelle à l'arrivée de chaque nouveau visage qui s'amalgame à ce cercle inamical.
« – Qui es-tu ? Tu es Marocain ? me lance un jeune de 17 ans, je présume.
– Je suis Bushmen !, je lui rétorque, agacé de le voir m'interpeller ainsi. »
Je poursuis en lui disant, avec la figure tutélaire d'Ervin Goffman présente à mon esprit :
« – Tu peux t'occuper de ce qui se passe ailleurs ? Ne pas t'intéresser à moi (j'invoque l'*indifférence* et la *réserve territoriale et morale*) ? En quoi ça t'engage ce qui se passe entre moi et ce chanteur ? (*engagement*). Tu n'es pas responsable de moi ! (*responsabilité collective*) »
En mon for intérieur j'exulte et je m'amuse de la situation (*distance au rôle*) et la vis sur le mode du dédoublement et de l'engagement-dégagement de la scène dont je deviens

l'acteur malgré moi. L'échange m'est imposé et je suis appelé à justifier et donner sens à mes agissements « scandaleux » : enregistrer un chanteur de rue à son insu. Je vois cet incident, en le vivant en direct et à mon corps défendant, comme une opportunité pour *voir* la notion d'espace public s'élaborer en situation.

En même temps, je suis conscient de la situation limite dans laquelle on m'accule et qui pourrait donner lieu à une agression. La violence de la situation est de plus en plus patente et la foule se fait plus dense, une trentaine maintenant d'adolescents et d'enfants m'encerclent littéralement avec quelques-uns à quelques centimètres de mon corps pressé par l'échange viril qui s'établit et auquel je réponds de temps en temps par quelques paroles qui passent ici pour surréalistes et insensées. Mes interlocuteurs entrent et sortent de la scène comme dans un jeu de relais, me soumettant à la question et à la justification, en faisant le procès de mes agissements dont personne presque n'est témoin. Les vociférations appellent la curiosité d'autres qui entrent dans la ronde de l'insulte virile ou amusée, un spectacle jouissif pour certains, je le sens, d'agir en maître de la place face à un adulte.

Ce qui les électrise c'est mon attitude neutre, calme, et surtout ma ténacité à garder le micro ouvert, à enregistrer la scène.

Je revendique ma liberté d'être là ! Tout simplement.
Le mot liberté a été le premier mot prononcé par un de mes agresseurs verbaux. Une voix rauque d'un adolescent s'élève au-dessus de la mêlée et m'assène :
« – Écoute mec, l'être humain ne doit pas être méprisé. Chacun a sa liberté. Dieu nous a dotés de la liberté pour que nous puissions vivre. Toi tu n'as pas à filmer [prenant mon enregistreur numérique pour une caméra] quelqu'un qui essaie de gagner sa vie. Regarde-moi, je vais te... [me signifiant qu'il se retient pour ne pas me porter une droite dans la gueule]. »
Rida intervient pour les calmer, car l'échange ne le concerne que lui et moi, il essaie de raisonner les agités et de les exclure de notre discussion. Mais il se rend compte que son truchement est vain. Alors il quitte la scène, sa scène. Ni lui ni moi ne nous sommes maîtres de cet engagement confisqué par ce groupe de jeunes.
Un autre intervient :
« Tu es journaliste ? Toi, tu es journaliste ? Tu as une autorisation. Ce que tu fais là la loi le punit.
– Quoi ?
– La loi le punit.
– Quel arrêté ?
– L'arrêté 158. C'est honteux. Que gagnes-tu à le filmer ? C'est honteux ce que tu fais ! »

Puis toutes les voix s'élèvent, chacune vociférant une amabilité. Et j'entends :
« – Ce fils de pute est Algérien. Il est Algérien ce connard. »
Puis des rires moqueurs fusent : « Journaliste ! journaliste ! »
Puis j'entends des applaudissements de toutes parts.
« – Il continue à enregistrer ! prévient l'un d'eux.
– Tu ne me touches pas, tu ne me touches ! je lui dis le voyant s'approcher trop près de moi.
– Il est Algérien ce mec.
– Je suis bushmen !
– Il est peut-être Libyen… Vive le Roi !
– Tu peux m'oublier ?
– Il bosse avec Daesh. »
Puis un adulte se penche et me dit dans l'oreille :
« – Tu sais, ici il y a des femmes, il y a des hommes (invocation de l'ordre sexué et moral de la place). Il n'y a pas encore cette liberté que tu crois… »
Je me sens en danger et en même temps pris d'une inertie formidable. J'observe le spectacle qui s'offre à moi, ressasse la notion d'espace public dans ma tête et essaie en même temps de soutenir l'assaut violent de cette horde que je vois de plus en plus grossir. Schizoïde, je vis deux plans de réalité : l'observable et l'observation. Je me délecte même intérieurement de cette situation, je les vois m'assaillir et me vois en train d'observer les réactions et relever les paroles.

Il a fallu l'intervention bienveillante d'un adolescent, qui s'est approché de moi et m'a supplié de le suivre pour m'exfiltrer de cette foule qui m'encercle, pour rompre le cercle.

« – Je suis fils de la Médina, écoute-moi stp, suis-moi. Ne reste pas là ! Je t'en prie. »

Je ne sais pour quelle raison je l'écoute et j'essaie de partir. Je pense que sa bienveillance, sa politesse et sûrement son invocation de son appartenance à la Médina, chose pas si indifférente pour moi, m'ont incité à l'écouter.

Nous essayons de nous frayer un chemin afin de sortir du cercle. Plus j'avance plus les voix se font assourdissantes, fortes, menaçantes derrière moi. Je me tourne furtivement et constate qu'ils me poursuivent. Arrivé au niveau d'une agence bancaire et constatant qu'un cortège immense, au moins une quarantaine de jeunes têtes, me harcèle et me traite qui d'Algérien, qui de Daeshien et qui de Zefzafi, je décide d'y entrer et de m'y réfugier. Des vigiles gardiens des distributeurs automatiques me demandent de quitter les lieux.

« – Désolé, mais je me sens en danger. Appelez la police ! »

Ils me tournent le dos et se placent devant la porte pour la barrer. À travers la vitre, j'ai le loisir de me rendre compte de la foule amassée. Je ne crois pas mes yeux. Ils persistent à siffler, à me traiter de tous les noms. Certains,

hilares, me provoquent. À cet instant, tournoyant dans ce distributeur, je me dis :
« – C'est pas possible ! C'est pas possible ! »
La situation à mes yeux est risible et m'arrache quelques sourires malgré sa dramaturgie. Ils m'ont acculé dans cette « cage » vitrée pour mieux les observer, me dis-je. *A posteriori*, je mesure mon inconscience.
Maintenant, je vois un homme, la soixantaine, avancer vers les vigiles et s'enquérir de la situation. Il me rejoint et je lui dis que je suis agressé et menacé par cette foule. Il prend mon bras, se présente comme policier, et me demande de marcher avec lui.
« – On va au poste de police, m'informe-t-il. »
L'air martial, il me guide et fend la foule qui lui cède le passage. On traverse le boulevard Mohamed V, nous remontons vers le boulevard Hassan II en passant devant Café de France. Je comprends alors et localise notre destination : le poste de police sis à côté de la Banque du Maroc.
C'est la première fois de ma vie que je vais mettre un pied dans un poste de police. « Vis et tu verras », dit le proverbe marocain.
Le policier me pose des questions et essaie de s'informer de la situation. Mais la foule est là aussi derrière nous qui continue à me traiter d'Algérien, de Daeshi, de Zefzafi, voire d'espion. Certains viennent à notre hauteur pour

livrer au policier leurs témoignages précieux qui à leurs yeux définissent mon délit :
« – Il a un enregistreur. Il enregistrait *lhalqa* ».
Je ne peux m'empêcher de rire aux éclats et de partager avec le policier la futilité de ma sentence :
« – Tu es en train de vivre avec moi une folie collective ».
Je vois le policier dubitatif qui me dit de ne pas réagir et de continuer à avancer. L'adolescent *wald lamdina* (fils de la Médina) réapparait et me propose ses bons et loyaux services :
« – Si tu veux, moi je peux témoigner en ta faveur. »
Je le remercie vivement et décline l'offre pensant surtout lui éviter tout désagrément qui pourrait naître de la visite au poste.
Pendant ce temps le cortège continue sa marche derrière nous et attire les regards des curieux, des passants et des attablés des cafés. Je m'amuse de la situation en reconnaissant les lieux et en me revoyant les parcourir de façon routinière de mon regard muni de mon appareil photographique.
Nous arrivons au poste. Des policiers se précipitent pour m'y introduire et dispersent le cortège qui se désagrège telles des bulles de savon. Les cris s'essoufflent et le paysage sonore s'allège.
Me voici en train de découvrir ce réduit habité de policiers et de jeunes fraîchement arrêtés pour divers délits.

On me reçoit très convenablement, avec respect, et on essaie de comprendre ce qui se passe. Le policier qui m'a exfiltré se présente à son collègue en l'informant qu'il est lui-même policier à la retraite. Ma faible culture des hiérarchies de la profession ne me permet pas d'identifier le grade de chacun de mes interlocuteurs si ce n'est à quelques indices : les assis/les debout, la voix, le commandement, le registre de langue...

L'enregistreur gît au milieu du petit bureau et on m'invite à m'asseoir. Les formes d'adresse sont respectueuses. Je n'avais ni passeport ni carte d'identité, si ce n'est ma carte professionnelle de l'Université Aix-Marseille. Deux objets énigmatiques en ce lieu qui suscitent interrogations.

Je sens qu'on me traite avec beaucoup d'égard par rapport à d'autres qui entrent en ce lieu. Je suis libre de mes mouvements et je ne suis nullement sous régime de réclusion même temporaire. Mais je sens le policier embarrassé par ce qu'on lui a rapporté de l'incident : enregistreur, espionnage, Daeshien... Je le comprends tout à fait et je sens toute la difficulté à rendre compte des faits et à comprendre ce qui a conduit à cette situation.

« – La situation est folle et il n'y a rien à comprendre à une folie collective. Normalement, ce sont eux qui devraient être à ma place. C'est moi la victime. J'ai été l'objet de violence et de harcèlement. Mon délit ? J'enregistrais une *halqa* ! un chanteur de rue.

– Oui, mais *ostadh*, professeur (forme d'adresse assez courante ici), la situation est très délicate en ce moment. Il faut se montrer prudent. Continuez ».

Je continue mon récit quand un autre policier en civil, talkie-walkie apparent dans la poche de son jeans, apparaît. Le policier lui parle à voix basse avant de me demander de lui raconter les faits.

Je recommence, essaie de reprendre depuis le début avant qu'une urgence l'appelle et me laisse seul avec mes paroles en suspens. Je commence déjà à sentir une certaine lassitude. La situation ne m'amuse plus. Arrive un troisième policier à qui je raconte mon histoire. Il se montre compréhensif, mais ne sait quelle décision prendre : me relâcher ou m'envoyer à la permanence de la wilaya, car il est déjà 21 h 30. Le mot espionnage et la présence de l'enregistreur rendent la situation sérieuse ce qui devrait nécessiter une enquête et un interrogatoire plus sérieux. Je comprends enfin le rôle de ce poste de police qui permet de filtrer les arrestations et de décider ou non d'envoyer les présumés coupables au commissariat avant d'aboutir au tribunal et en prison éventuellement. Dix minutes passent sans qu'une décision ne soit prise. Puis le troisième policier se décide et m'invite à le suivre. Me voici foulant le trottoir du boulevard Hassan II avant de découvrir notre destination : une estafette de sûreté nationale. Il m'ouvre la porte arrière et m'invite à prendre

place sur un banc. En passant, je salue deux jeunes qui font partie eux aussi du voyage.
L'estafette s'ébranle et les jeunes me demandent ce qu'il m'arrive :
« *Bnadem* (les gens) ne te laisse pas en paix.
– Pourquoi t'es pas *bnadem* toi ? »
Je me dis : « – Merde ! ça recommence ». Et je détourne le regard.
Mais pour comprendre cet échange, il faudrait s'arrêter un instant sur le sens de *bnadem* dans ce contexte. *Bnadem* signifie littéralement « fils d'Adam » (être humain). Mais avec l'intonation adéquate, le sens est infléchi pour signifier « connards », « merdeux »...
« – Et vous ? Quelle est la raison de ce voyage ?
– Ils nous ont arrêtés près de la préfecture pour *sokr 'alani*. Nous buvions du vin dans un parc. »
Je suis assis juste derrière le chauffeur et le policier séparés de nous par une grille. Ce dernier ouvre un registre et commence à y inscrire mon nom et mon prénom et celui de mes parents, ma date de naissance, mon adresse et ma profession. Cet échange me divertit de mes compagnons d'infortune.
Nous pénétrons dans la cour d'une grande bâtisse que je ne reconnais pas. Pourtant nous sommes au centre, nous avons roulé très peu. L'image des témoignages des

prisonniers politiques arrêtés au temps de la répression sous Hassan II me revient à l'esprit. Plus précisément leur témoignage sur leur sentiment et leur souffrance d'être désorienté sous l'effet du noir du bandage qui les aveugle. Loin de moi l'idée de comparer ma petite aventure à leur sort, mais je réalise que l'on peut se sentir facilement perdu à l'arrière d'une fourgonnette.

Plus tard je saurai que j'ai été conduit à la permanence de la Préfecture de police, appelée ici Sûreté nationale.

Je suis les policiers et nous pénétrons dans une salle comble de destins croisés en ce lieu. Des visages marqués d'un malheur, d'une affliction, d'autres fermés. Les uns assis en position d'attente sur des bancs, les autres, de jeunes adolescentes notamment, derrière un comptoir à proximité d'un policier qui enregistre les dépositions en faisant danser ses doigts sur un clavier que j'imagine relié à un ordinateur.

Le flic me fait le geste d'avancer vers le comptoir. Je suis perdu dans cette salle, ne sachant quelle position prendre, espérant que les procédures seront brèves. J'ai alors une vue plongeante sur ce qui se passe derrière et je vois ces adolescentes assises en tailleur, le maquillage défait sous des larmes séchées, le visage affichant des marques d'angoisse. De temps en temps, j'entends des hommes s'interpeller virilement, se renvoyant la responsabilité

de ce qui leur arrive et se menaçant de se porter des coups de main qui soulageraient l'appel à la violence, à la vengeance ou à la réparation qui les tenaillent.
Je me sens étranger à la scène, mes yeux dansent dans tous les sens pour capter le moindre mouvement, rictus, situation d'interaction, l'ordonnancement du lieu, ses dispositifs et ses acteurs renouvelés au fur et à mesure des « arrivages ». Une situation d'observation privilégiée alors que mon comportement non délictueux m'a épargné à ce jour la visite au poste.
Nous sommes devant le comptoir et le policier est lui aussi dans l'attente de me « livrer ». Un jeune commissaire, je suppose, en civil, à la corpulence sportive imposante, pénètre dans la salle et est immédiatement assailli par les policiers qui voudraient se libérer de cette tâche et retourner au poste ou à la ronde de leur estafette. Agacé, il intime le silence à tout le monde et commence à faire son tri et choisir qui auditionner. Un art d'écouter d'une oreille et de prendre la mesure de chaque affaire pour juger des suites à lui donner : libérer la personne ou bien l'envoyer vers la case suivante dans le processus judiciaire. Il finit par s'intéresser à mon cas et je commence à balbutier des mots, ne sachant que dire, comment lui restituer les faits, moi qui n'y vois que la manifestation d'une hystérie collective. Je me présente, parle de la halqa,

de l'enregistrement et de la violence dont j'ai été victime. Je lui rappelle que la scène est tronquée et qu'il manque l'essentiel : une foule qui a décidé de mon sort. Je sens que son oreille est déjà distraite qui écoute en parallèle le témoignage d'une autre personne. Je suis lassé de bégayer mon histoire et de la raconter encore et encore. Je m'attendais à ce que l'on transcrive mon témoignage en une trace unique de l'événement pour me libérer du récit répétitif. Quelle prétention ! l'oralité pour le moment est de mise. J'ai pensé que cet événement allait faire trace et entrer dans les archives judiciaires et l'image d'une Arlette Farge marocaine qui se pencherait un jour sur elles. J'en ris encore !

Je suis surpris par la réaction du commissaire qui s'en prend à son collègue, mon accompagnateur, et l'engueule. Puis il se tourne vers moi et me demande d'une voix forte :

« – Est-ce qu'on t'a volé quelque chose ?

– Non.

– Est-ce qu'on a porté atteinte à ton corps ?

– Non, mais j'ai subi une violence. J'ai été agressé. Je suis victime de harcèlement d'une foule en délire. Pour moi c'est de l'agression. »

Je pense qu'ici la violence morale est moins importante que celle physique.

Le commissaire nous prend, le policier et moi, par le bras et nous amène au centre de la pièce s'éloignant des

oreilles indiscrètes. Contre toute attente, il fait la leçon à son collègue :
« – Tu ne vois pas que nous travaillons dur ? Pourquoi m'amènes-tu ici ce Monsieur ? Il n'a rien. Nous sommes submergés de travail. Ça, c'est le travail du poste. Il aurait fallu régler l'affaire là-bas. Ce Monsieur n'a rien, il fallait le laisser partir. On ne lui a rien volé, on ne lui a rien fait.
– Oui, mais il a été poursuivi par une foule énorme et on le traitait d'espion, de Daeshien, d'Algérien… L'affaire pouvait être grave et j'ai pensé que c'était du ressort de la "Permanence" et de la DST de statuer. »
J'avais pitié du policier qui a fait montre de beaucoup d'égards envers moi. Syndrome de Stockholm ? Voir.
J'interviens alors pour le « défendre », soulignant qu'il s'est montré d'une grande efficacité et m'a protégé d'une foule violente.
« – Bon ! faites votre travail de triage au poste et ne nous amenez que les cas sérieux. Tu vois bien tout le travail qu'on a ici. Tout est sous tes yeux ! »
Il m'invite à aller voir le préposé à l'ordinateur. Ce dernier me demande de faire le tour du comptoir et m'annonce la procédure :
« – On va procéder à *tahqiq lhawwiyya* (vérification de l'identité) ».
Son écran laisse voir un fichier Word, je pense, sorte de main courante électronique.

« – Nom, prénom, adresse, profession… »
Je n'entends que la moitié des mots dans le vacarme qui sature l'espace. Je sors mes lunettes et me penche le plus près de lui pour répondre à ses questions qu'il fixe sur ce fichier. Pour la profession, je lui réponds :
« *Bahith* (chercheur).
– Je te demande ta profession.
– *Bahith*
– Ta profession ?
– *Bahith* est une profession. »
Alors, il finit par l'inscrire. Il me rend ma carte professionnelle et je quitte les lieux. J'ai franchi le portail et j'ai pu enfin reconnaitre Boulevard Zerktouni et me situer dans l'espace de la ville. Il est 22 h 30. Je prends le premier taxi pour rentrer chez moi et me réfugie dans le mutisme pour ressasser, essayer de comprendre ou plutôt revivre des morceaux de cet événement.
Quelques heures plus tard, j'essaie de le partager avec des proches, de leur conter ma mésaventure, partager avec eux mon incompréhension et commencer à ordonner un discours pour plus tard l'écrire. Car je me dis que seul le temps de l'écriture peut accueillir le récit et l'improbable du probable. Je sens que partager cette histoire allait prendre du temps et que j'allais ennuyer mes interlocuteurs.
Aujourd'hui, arrivé à cette ligne-là je me sens libéré du récit. Mais le lecteur ? Qu'entendra-t-il ? Que percevra-

t-il de la scène, des acteurs, des événements, du sens, des sens ?

Reste toujours absent à mes yeux le protagoniste principal qui m'a rendu orphelin de son témoignage, restitué ici de manière primaire à travers ses cris, insultes, hystérie… J'aurais aimé l'échange, l'argument, le raisonnement comme mode d'échange. Mais j'en ai été frustré et rendu à une situation amputée de ses logiques contradictoires, de ses différences de perspectives.

Mais dans ma propre folie, je prolonge cet événement en ordre de discours. Je tente ici, peut-être, par les mots l'exercice de puissance symbolique propre à une certaine maîtrise du discours et de l'interprétation.

Une foule ne parle pas, ne tient pas un discours, mais agit dans et par les mots mêlés à la force physique à l'émeute des sentiments. Je ne veux aucunement l'exclure de toute logique ni la renvoyer dans l'irrationnel. Car il s'agit ici entre autres, à mon sens, d'une dignité blessée, d'une incompréhension nourrie de vécus qui dépassent ma personne. Ici, commence le hors champ pour situer le cadrage serré de l'événement.

La réaction irréfléchie face à un enregistreur numérique perçu comme professionnel, donc coûteux et doté de pouvoir de position, celui du journaliste par exemple, dit quelque chose du rapport social qui s'est noué en drame sur cette place. Car je n'étais pas le seul à capter

la *halqa*. Plusieurs garçons et filles filmaient avec leurs téléphones portables et s'adonnaient au plaisir narcissique du *selfie*. Sauf que moi, je n'étais pas en mode selfie, mais orientais mon enregistreur, mon attention, vers l'autre, les autres. Je m'étais placé hors champ si j'ose dire. Et cette position est souvent perçue comme expression d'étranger ou de quelqu'un de hautain qui se croit au-dessus de la mêlée. Un sentiment de hogra transparaît à travers cette revendication de liberté et de gagner sa vie dans la dignité à même le sol de la ville.

« – Et toi, t'es pas Marocain ? » Rappelez-vous de l'interpellation des jeunes dans le taxi à propos du marché des moutons. « – Ne fais-tu pas partie de nous ? Te crois-tu au-dessus de la mêlée, du cercle ? », semble signifier cette réaction.

La distanciation au rôle semble une épreuve ou significative d'expression d'écarts sociaux dans une société inégale dont la jeunesse est de plus en plus frustrée et éprise d'expression. Un sentiment vif d'injustice qui explose et exprime ici une recherche de sorte de *revanche sociale* sur un énergumène qui fait de la vie des autres un objet de spectacle ou de curiosité.

Or il s'agit ici d'une scène de spectacle, *halqa*, qui n'a su s'abstraire de la vie pour habiter le plaisir et mettre en réserve dans l'espace public ses points de vue. Ce théâtre urbain a fait basculer les frontières du public au privé,

confondant espace public et espace des publics aux intérêts de rassemblement et aux modes de présences divergents[3]. Quelle énergie habite cette foule qui s'est engagée dans ce conflit ? Comment perdre son temps plus de vingt minutes pour faire de ce conflit d'interprétation un passe-temps ? Car je suis convaincu qu'une partie de cette horde s'amusait de la situation, ne savait pas ce qui s'était passé, mais avait trouvé un certain intérêt, lequel ?, à s'agglutiner et à s'amalgamer dans un corps collectif et se laisser emporter par le cortège et ses voix. Des amis à qui j'ai raconté plus tard ces événements ont pensé immédiatement à une catégorie de jeunes qu'on désigne du terme méprisant de *'ayyacha*. Une catégorie apparue sur la scène à l'occasion des événements du 20 février, ceux d'un certain Printemps arabe. Des jeunes que le pouvoir a mobilisé et embrigadé pour contrer la révolte de la jeunesse islamiste ou gauchiste. Ils défilaient en contre-manifestation pour donner voix de son maître face à des voix dissonantes, dissidentes.

Je ne sais quel crédit donner à une telle interprétation, mais elle me pousse à penser aux formes de plus en plus prononcées de l'expression d'une jeunesse d'une sorte de nationalisme ardent vissé autour de la figure monarchique sans nécessairement un ancrage politique partisan.

3. En mars 2017, la wilaya de Casablanca interdira les musiciens de se produire sur la place des Nations unies.

Reste un sentiment de goût amer déniaisant à l'issue de cette histoire. Je jubilais de cette nouvelle forme de présence des jeunes musiciens et chanteurs de rue à Casablanca et je me disais qu'ils allaient « habituer » les publics à coexister, à se rassembler et à inventer une culture urbaine faite d'urbanité pacifiée. Des publics qui développeraient des compétences de rassemblement puisées dans la réserve, l'indifférence, l'attention inattentionnée et la différence de perspective.

J'oublie que la société marocaine a fait un choix : ne pas choisir et accumuler les registres de pratiques et de sens en strates, préférant dépenser une énergie folle à gérer quotidiennement les conflits de valeurs et leur interprétation. Une société à la moralisation facile, comme on parle de gâchette facile.

Chanteurs de rue, mais de quelle rue ? Espace public, mais de quel(s) public(s) ? Liberté d'expression et de diffusion mondialisée (Facebook, par exemple), mais pour quel regard, quelle signature d'un je affranchi ?

La récente affaire d'agression sexuelle dans un bus d'une jeune de 24 ans, ou la poursuite d'au moins une vingtaine d'adolescents d'une fille du même âge sur la corniche de Tanger ont eu un écho local important avant de se retrouver relayés, commentés, analysés dans la presse électronique et écrite (*Le Monde, Libération* en France par exemple) pour revenir en boomerang déranger l'image

d'un Maroc tolérant et sur la voie avancée des Droits de l'homme (et de la femme).
L'avancée des lois, le changement de constitution et leur force performative ne peuvent faire l'économie de la prise en compte de la force de la loi de la rue et de sa soumission à son ordre référentiel et à sa morale dominante. Une morale qui s'appuie paresseusement sur un référentiel musulman flou, si ce n'est la conviction de l'appartenance, se pare d'évidences dans l'ignorance même de la Loi et du dogme pour s'inscrire dans le présent du quartier, de la ville, du pays, du monde… et y puiser grammaire à des identités blessées, inquiètes, malmenées…
Ils frottent leur référentiel moral au bitume de la vie, aux injonctions du vivre, aux rêves et à la fougue de l'adolescence frustrée d'horizons et de possibles.
Spectateurs de la violence des écarts de situation exposés dans l'espace public, ils expriment leur désir de conquête de ces situations et empruntent les moyens violents et amoraux, pour qui ?, pour en réduire le temps d'accès. Chasseurs-cueilleurs ? N'étant pas héritiers, ils choisissent des moyens courts pour y parvenir : bousculer les statuts, déranger l'ordre public, prélever leur part d'une société de consommation, prendre leur revanche sur les détenteurs de capitaux (économique, social, culturel) réels ou fantasmés, ramener chacun à une identité commune englobante :

« Marocains et fiers de l'être », « Musulmans », capital commun indiscutable.

Autant de voies sinueuses pour performer et accomplir sa *roujoula*, un ethos pétri dans une *virilité* voyou ou cultivée qui se donne des airs d'héroïsme appuyés d'un langage, de vigueur, d'une voix forte, d'un corps conquérant de l'espace qui bouscule, interpelle, cherche bagarre pour se dire et exhibe scarifications et stigmates en trophée d'existence publique. Défaite, elle se refait !

Une recherche bruyante et ostentatoire de reconnaissance qui a un rapport singulier à la rue et partant aux publics qui l'animent. S'affronter à l'ordre, faire l'expérience de l'arrestation, voire de la prison est encore une forme de socialisation et d'héroïsation d'un parcours. Une sorte de trophée recyclé en virilité et bravoure dans l'ennui d'un café, l'exacerbation des passions d'un bar, les interactions publiques, les revendications d'une place sur un trottoir, puisant sa légitimité dans un sentiment de *hogra* (mépris, abus d'autorité) exigeant réparation et compensation.

Les statistiques récentes sur le taux d'emprisonnement des adolescents sont affolantes, pour qui ?, pour ceux qui se croient préservés d'une crise urbaine qui se voile de poussées immobilières et d'étalage d'enseignes. Ces indices de violence se vivent dans l'illusion d'un référentiel de valeurs de solidarité, de familialisme, de moralité publique

et de permanences grisantes au premier sens du terme. Or le sentiment d'insécurité est de plus en plus fort, l'individualisme, la rupture générationnelle, le langage, les formes d'urbanité, le rapport au voisinage, les relations de genre... sont bousculés dans le cadre de représentations traditionnelles. C'est ce qui donne ce sentiment « étrange » d'une société engagée dans un processus paradoxal de (re) traditionalisation de sa modernité. Un changement amputé de langue, d'expression publique assumée, revendiquée au milieu de la place.

Les changements subis finissent par engendrer des formes de contestation qui n'empruntent pas les formes classiques de contestation, mais des formes qui se vivent dans le face-à-face des interactions routinières dans la ville et ses échanges, dans les formes informelles d'appropriation de l'espace, dans l'interpellation et l'intrusion, dans une exposition publique indiscrète ou l'expression d'une moralité exclusive et stigmatisante... C'est contester des espaces, des présences, des différences, des valeurs pour mieux réinstaller un supposé ordre légitime qui, à défaut du verbe et du débat, engage le corps, ses émotions, ses passions les plus viriles. C'est engager son corps dans les débats sourds qui mettent sous tension une société peut-être démunie de compétences de rassemblement, voire d'espace public vécu souvent sur le mode du supposé espace de l'intime collectif.

C'est le prix à payer quand le consensus fait défaut et qu'un espace public de débat et de confrontation des références est verrouillé par le haut et encore plus par le bas. Une société qui se targue de permanences rassurantes et ne peut supporter de verbaliser ses différences, ses écarts, ses « infidélités ». Quand on choisit de ne pas choisir (cf. Paul Pascon) et de faire l'économie de ces négociations avec soi et avec les autres, alors on choisit d'habiter le contradictoire, l'ambivalence, la traîtrise à soi, le paradoxe, et de dépenser une énergie énorme à en recoudre les déchirures et la virginité, à inventer des vérités et des cohérences circonstanciées, à se dire en fables dans le conflit des normes et de leurs interprétations.

Les rappels de ces normes empruntent alors la voie de la violence et de la vocifération pour se rappeler à elle-même et aux autres dans l'incohérence des situations concrètes, des biographies, des pratiques. L'espace public se fait alors espace d'un public, privatisé, moralisé, soustrait temporairement et circonstanciellement à d'autres perspectives d'usages.

Quand d'autres choisissent des espaces privés, établissent frontières et barrières d'accès, pour se soustraire au public, à un certain public. Des espaces d'affinités élues, des extraterritorialités qui ne souffrent mixité et pollution des autres publics dans les *resorts*, les résidences fortifiées. En somme des lieux publics soumis au régime VIP.

J'ai toujours été fasciné de voir des jeunes et des adultes emprunter grands taxis, vélos, mobylettes et triporteurs chinois pour parcourir plus de 8 km, voire plus, qui les séparent du *Mall* d'Aïn-Diab. Que fuient-ils ? Vers quel horizon avancent-ils ? Vers quelles lumières vont-ils brûler espoirs et frustrations ? Piscines, clubs privés, Night-Clubs, restaurants, boutiques de luxe, hôtels, plages privées… s'offrent au regard en lèche-vitrine au goût amer et affichent en vitrine leur inaccessibilité. S'y confrontent-ils pour se rappeler la morsure des écarts et pour noter les manques, le manque ? On s'y rend en famille ou en collectif de circonstance en visiteurs intrus et dont certains expriment théâtralement, derrière l'ombre du groupe, la dissonance des codes de conduite. Des lieux commerciaux, privés-publics, accessibles aux anonymes riches d'interactions sociales et référentielles inattendues où certains, acculés au régime visuel ne dépassant que rarement le seuil des boutiques, viennent conforter les valeurs en circulation dans ces espaces marchands et les enrichir de la dimension du spectacle des écarts et de l'exclusion.

En revanche, l'espace de la centralité urbaine, ses places et rues publiques, requalifié récemment en espace populaire, exprime cette conquête de territoires par une large population jeune issue des périphéries de la ville et de ses quartiers paupérisés dont la mobilité est facilitée par

le réseau de tramway et qui sera, dans deux ou trois ans, étendu à d'autres quartiers grâce à l'extension du réseau du tramway. La place débordera de présences et sa densité augmentera, rendant l'impératif d'une intelligence de rassemblement et d'urbanité aiguë. Ou alors on assistera, comme c'est le cas aujourd'hui, à la déréalisation d'un modèle urbain particulier qui garantit fluidité et passage ponctué de stations éphémères.

C'est l'exemple des Passages Tazi et Soumica au centre-ville qui connaissent aujourd'hui une affluence aux heures de prière, mettant en crise leur fonctionnalité et leur sens urbain. Ces passages sont devenus des lieux fixes pour des hommes en prière, qui ferment le passage et provoquent un conflit d'usages. Aujourd'hui, les tapis de prière s'étalent à même le trottoir, vous obligent à des sauts périlleux pour éviter d'en polluer la pureté rituelle, ou viennent jusqu'aux pieds des tables des cafés, gênant ainsi femmes et hommes attablés, certains cigarettes à la main, modulant leurs voix, leurs arrangements vestimentaires, leur vocabulaire... en conséquence.

Un temps religieux réservé aux mosquées, qui s'insinue dans les artères de la ville, rappelle ses codes, normes et rites et choisit de s'exposer légitimement à des situations d'interactions urbaines, sociales, genrées... qui créent chez certains malaise ou tentatives d'accommodement et de réajustement temporaires, le temps de la prière.

Une moralisation ostentatoire de l'espace public dans un centre-ville qui rappelle par cette absence de lieux de culte qu'il a été aménagé par et pour une société coloniale européenne qui a oublié de construire en ses lieux des mosquées pour des musulmans cantonnés dans leur médina.

Arrivé à ce stade, je sens le risque de l'abus d'interprétation et de lecture d'un événement. Mais, j'ai essayé de tourner autour pour trouver raison à la déraison, tentative folle face à la difficulté d'en saisir les logiques agissantes. Car, ajoutons une autre couche de complexité. Derrière la foule, il y a des individus qui suspendent responsabilité et libre arbitre à cet être informe qu'est la foule et qui ne constitue nullement *collectif*. Il serait facile de mépriser la foule, ce que l'on fait paresseusement, et de s'attaquer sans conséquence à une hydre. Mais je ne peux me départir d'y voir des visages, des voix, des parcours singuliers que la place à *conformé*.
Cette tentative de récit est aussi une manière de répondre sans succès à la question lancinante qui ne m'a pas quitté notamment face aux policiers : comment inscrire tout cela dans une main courante ? Comment dire un *fait*, le situer, le décrire, le contextualiser et y lire ses ressorts ? Écrivant ces lignes, je réalise que je suis au Café nommé

Madman, attablé en voisin d'un couple de jeunes, 18-20 ans, heureux dans le cercle intime qu'ils ont réussi à dessiner sur cette terrasse par la proximité de leurs corps, leurs caresses timides, leurs chuchotements dans le creux de l'oreille et leurs baisers furtifs. Je note également que la fille exhibe une cigarette, signe à mes yeux d'audace, car historiquement les filles fumaient au premier étage, soustraites au regard du passant ordinaire, avant de glisser vers le rez-de-chaussée. Aujourd'hui, ce glissement de territoire les porte jusqu'à la terrasse.

Je ris de moi et je mesure le défi que lance la société à l'intelligence des situations et à nos approches sages de raisonnement discipliné. Comment être à (la) hauteur d'un laboratoire social et culturel irrespectueux de toute raison raisonnante ?

Je me lève et m'adresse à eux, gêné de faire intrusion à mon tour dans leur dyade d'amoureux :

« – Vous êtes beaux à voir. Soyez heureux ! »

Ils me répondent d'un sourire gêné ou plutôt timide et leurs corps se rapprochent pour noyer leurs yeux dans l'espace ténu qui les sépare.

Je presse le pas pour ne pas les déranger davantage et passe à la caisse.